

Je sais qu'il est délicat à force de paraître indélicat, en pays chrétien, de parler d'argent à des proches qui en ont moins, et je salue ton courage.

Mais tu aurais tort de me plaindre personnellement, n'ayant fait que ce que j'avais somme toute choisi de faire. Si tu devais éprouver de la gêne ce serait plutôt celle que j'ai éprouvée moi-même lorsque j'ai débarqué dans mon village - moi le fonctionnaire, le diplômé, l'auteur, le parisien par-dessus le marché - vis à vis de ceux qui pourraient bien être encore plus *justes*, comme on dit.

Ceux chez qui la peur on ne peut plus légitime du lendemain, tant ils sont habitués, ne se trahit qu'à peine davantage en temps de crise extrême.

Mes plus proches voisins et désormais plus fidèles amis, par exemple.

De familles rurales modestes de 4 et 8 enfants, de celles où "*à seize ans, on travaille*" là où l'agriculture n'offre plus guère de débouchés, comment Sylvie et René n'auraient-ils pas d'emblée saisi leurs premières et rares opportunités d'emplois stables ?

Fils du jardinier d'un châtelain local et embauché dès sa sortie du collège dans l'usine de ce dernier, la plus importante de Montsûrs, René y a travaillé plus de trente ans comme tourneur fraiseur. Son métier tombé en désuétude pour cause de robotisation, sa qualification rendue vaine, licencié à quelque dix ans de la retraite et condamné à une reconversion radicale, il a alors suivi à l'ESA d'Angers une formation en horticulture, sa passion de toujours, pour oser prétendre - moyennant un putain d'examen tout de même - à un salaire de débutant aux espaces verts de notre communauté de communes. C'est à cette occasion que s'est vraiment nouée notre amitié, l'ayant aidé - paraît-il - à construire une disserte... N'empêche ! à savoir désigner par leur petit nom botanique à peu près toutes les espèces arbustives, il connaît désormais plus de latin que moi.

Pas vraiment la fibre revendicative, René, mais la volonté et la probité mêmes.

Elève studieuse mais peu sûre d'elle et donc timide (comme la décrit une collègue qui l'a eue dans sa classe) c'est à l'emblématique imprimerie Floch de Mayenne que Sylvie est entrée au même âge et a fait toute sa carrière d'ouvrière compositrice typographe, puis monteuse en photogravure aux trois huit. Pas militante pour deux sous elle non plus, ni surtout syndiquée : ça ne se fait pas dans les entreprises familiales d'ici-bas si prestigieuses soient-elles, a fortiori quand leur activité est propice aux délocalisations...

La seule révolte de sa part que j'ose qualifier de politique, au sens moral du mot, est d'avoir finalement renoncé à la seule promotion qu'on lui ait accordée en 44 ans, faute de supporter l'esprit *petits chefs* des bureaux...

Quand suite à cette audace elle s'est sentie menacée par le énième plan social de l'entreprise, c'est en catimini qu'elle a accepté de me suivre au siège départemental de FO pour juste y être conseillée. Il faut croire que Floch tenait à elle autant que ton groupe tient à toi : cette fois-là encore elle a de justesse échappé à la charrette...

Ils sont désormais en retraite tous les deux, Sylvie et René, une retraite minimaliste tu t'en doutes, mais leurs gros emprunts sont remboursés et leurs filles émancipées depuis longtemps. Ils élèvent leurs volailles, produisent leurs fruits et leurs légumes dans le champ qu'ils entretiennent à l'écart du village, et s'en sortent - comme on dit - dans cet espace à eux si différent de celui que tu me décris, où aucune *valeur* à coup sûr ne se crée mais où rien ne se perd non plus et où tout se transforme.

Ils savent tout faire, René et Sylvie, et tout partager sans compter.

Tu fais quoi, toi, sans risquer d'humilier, pour ne pas te sentir en reste ?

Ils ne s'étaient jamais accordé d'autres vacances que quelques jours en famille chez leurs frères ou soeurs les plus exilés, en Normandie ou en Vendée, ni n'avaient bien sûr pris l'avion. C'est grâce à nos trocs de maisons, et sur la démonstration qu'il ne nous en coûterait que le prix du voyage en low cost de partir à quatre ou à deux, qu'ils ont fini par accepter de nous suivre. Ici et là en France, au Québec, à Malte et à Venise où Sylvie avait toujours rêvé d'aller. C'est qu'elle est curieuse de tout, Sylvie, des livres qu'elle imprimait chez Floch, des films qui sortent, des concerts, des pièces de théâtre, des expositions de peinture, des reportages d'actualité et des séries policières dont il nous arrive de discuter après coup, René, M-A, elle et moi, en prenant l'apéro ou en tapant la belote. C'est à un souvenir de télé, justement, que je voulais en venir.

En *prime time* ce soir-là l'une de ces émissions rituelles, chères à la TNT, où un aréopage de personnalités diverses issues du showbiz, de la politique et de la sociologie spectacle, s'égratignent plus ou moins poliment sur le tout et le n'importe quoi d'une actualité plus ou moins brûlante. Ne me demande ni la date précise (au début des années 2010 j'imagine...) ni l'intitulé de l'émission, ni le nom de l'animateur : je me souviens juste qu'y participaient Jean-François Copé, champion à cette époque d'une droite dite *décomplexée*, et l'actrice Véronique Genest, sa compatriote meldusienne et vedette de la série *Julie Lescaut*.

Je ne sais quel tabloïd venait alors de publier une "enquête" sur le cachet des stars françaises du petit écran d'où il ressortait que cette dernière était de loin la mieux rémunérée. Je pense qu'un chiffre fut même avancé, que j'ai oublié, mais dont il est loisible de supputer qu'il excédait sans efforts une bonne dizaine de SMIC. D'où la question poliment cash du provocateur de service :

- *Ça vous fait quoi, Véronique Genest, de gagner tant d'argent ?*

Il fut un temps, pas si lointain, où ce genre de révélation sur un plateau et la question corollaire auraient valu à leur auteur d'être illico privé d'antenne. Sans doute parce que "*nos esprits catholiques d'Europe de l'ouest* - toi-même le déplorais - *confèrent à l'argent une valeur absolument négative*". Sans compter, tartufferie à part, qu'étaler son gros budget ou celui de son prochain aurait pu - non sans raisons - être taxé d'incitation à la jalousie, à la haine et à la violence... Moins inhibé, le christianisme à l'américaine a la réputation d'ignorer ce genre de délicatesse. Rien d'étonnant, donc, à ce que son modèle conquérant en soit venu à libérer nos petits écrans de leur déontologie passéiste.

Je n'ai rien, par ailleurs, contre la série *Julie Lescaut*, archétype pur *made in France* en revanche, et plutôt bien ficelé, du polar des familles. Rien non plus contre Véronique Genest, en dépit de ses sorties extra professionnelles à l'emporte-pièce. Même si cent autres comédiennes auraient à l'évidence pu incarner son personnage, familiariser le public à leur propre image au fil des épisodes, y collecter au bout du compte le même capital d'unanime sympathie et prétendre aux émoluments qui vont avec, reconnaissons qu'elle était parfaite dans son rôle de Madame Toulemonde promue justicière de banlieue.

Mieux ! N'en déplaise à mon père pour qui toute gloire qualifiée d'artistique ne tenait qu'au piston, nous admettrons volontiers qu'elle avait suffisamment le profil d'un emploi promis au succès pour le décrocher sans passe-droit ni menées déshonnêtes...

The right woman in the right place.

Mais revenons au direct.

Peu de chances, admetts-le, que l'interpellée n'ait pas été prévenue en coulisse de la question perfide qui lui valait d'être invitée à l'émission. Reste que, là encore, elle tient parfaitement le rôle qui lui est assigné : à la fois fière - oui - d'être tant aimée par tant de gens modestes, et clairement gênée comme doit l'être toute chrétienne d'Europe occidentale face aux sordides questions d'argent. Elle bredouille ce qu'il faut, minaudes, pique un fard, se défend pied à pied - quoique pudiquement - sans confirmer ni infirmer le chiffre. Genre (de mémoire je ne peux

garantir que la substance) : on exagère beaucoup nos revenus, vous savez !... Il est des pays où les actrices gagnent bien davantage, sans parler des acteurs... Tout le monde en France n'en paie pas moins ses impôts comme tout le monde - voire beaucoup plus que tout le monde ! Etc...

C'est alors que JFC vole à son secours, impeccable lui-même en chevalier blanc :

- *Mais enfin, Véronique Genest, vous n'avez pas à avoir honte : si vous gagnez ce que vous gagnez, c'est que vous le méritez !*

Sur l'instant je n'ai pas réagi : je suis lent. Peut-être aussi le petit écran a-t-il fini par nous rendre *normaux* les renvois médiatisés d'ascenseur social. Peut-être encore le choc des images télévisuelles en arrive-t-il à nous faire oublier le poids des mots...

Et puis...

Et puis j'ai dû spéculer sur ce que pourraient en dire Sylvie et René, le lendemain : réflexe de fictionnaire, il faut croire, que d'anticiper la perception de *l'autre*...

Et là, question gifiante :

Affirmer péremptoirement que Véronique *méritait* de gagner dix fois le SMIC sur la seule raison qu'elle le gagnait, est-ce que ça ne reviendrait pas à soutenir que tout smicard, fût-il postulé aussi scrupuleusement intègre que Véronique, *méritait* a contrario de gagner dix fois moins ?

Le chevalier droit dans ses bottes blanches, là, ne venait-il pas d'implicitement balancer en public à mon ami René et à mon amie Sylvie qu'ils *méritaient* d'être pauvres !

Et qu'ils pourraient bien avoir raison, eux, d'avoir honte ?...

Tu te rappelles ?

Un jour où tu soutenais que l'entreprise savait reconnaître le *mérite*, je t'ai demandé ce que tu entendais par là, quels en étaient les critères et qui pouvait se prévaloir d'en décider.

Il faut dire que la compétence, ça se contrôle. Que la performance, ça se mesure. Que la rentabilité, ça s'évalue. Que l'assiduité, l'obéissance, le zèle, ça se constate. Même l'utilité collective peut à la rigueur (à l'extrême rigueur...) se discuter. Mais le mérite ?...

Une trouvaille, pourtant !

Non seulement il nimbe ses substituts d'une aura de moralité qui leur fait cruellement défaut, non seulement il rend incidemment l'heureux individu auquel on le reconnaît seul responsable de ce que son conditionnement naturel et culturel l'a fait, mais il rend aussi, du même coup, le malheureux auquel on ne le reconnaît pas seul responsable de son malheur...

Un vrai miracle verbal !

Ainsi, par la grâce du *mérite* et a fortiori de son absence, c'est évidemment de leur faute si les plus pauvres restent pauvres et s'il n'y a pas de la place pour tous dans l'ascenseur social.

C'est de leur faute si la société robotisée d'un avenir qu'ils n'ont jamais voulu les rend *de facto* inutiles.

C'est enfin de leur faute si la perspective de les assister malgré tout pose un grave problème, « *philosophique et moral* », aux bonnes consciences libérales qui s'obstinent par ailleurs à promouvoir le modèle économique destiné à les exclure.

N'étant sans doute pas aussi libéralement décomplexé que JFC ni aussi convaincu d'un monde libre désormais si abouti que chacun y gagnerait ce qu'il vaut et y vivrait la vie qu'il mérite, je conçois que tu aies été moins vif que lui à t'exprimer sur le sujet.

Mais tel que tu m'en rends compte aujourd'hui avec une franchise et une lucidité qui t'honorent, le *mérite* que te reconnaît ton groupe, et qui justifie sans conteste qu'il tienne à toi et te rétribue à l'avenant, ne serait-il pas surtout celui de rapporter proportionnellement à ses cadres et investisseurs - *et à eux seuls* - bien plus d'argent encore qu'ils ne t'en restituent ?

Le tout, dans un espace rationnel où rien ni aucune *valeur* ne saurait se créer, au détriment des groupes concurrents et de leurs effectifs, sous-traitants, fournisseurs, prestataires, qui doivent bien perdre, eux, les marchés que tu gagnes...
Je dis une connerie ?